

Nous avons marché dans la nuit de mai

Maxime Catellier et Shawn Cotton

Volume 54, numéro 2 (298), hiver 2013

Manifestations : la politique hors les murs

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/68084ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Catellier, M. & Cotton, S. (2013). Nous avons marché dans la nuit de mai. *Liberté*, 54(2), 8–9.

NOUS AVONS MARCHÉ DANS LA NUIT DE MAI

Les manifestations nocturnes du printemps 2012 auront marqué l'imaginaire de la ville. Retour en chassé-croisé dans les rues de Montréal au son des casseroles, des hélicoptères et d'une jeunesse révoltée.

PROSE de MAXIME CATELLIER, VERS de SHAWN COTTON

JE NE ME SOUVIENS PLUS pourquoi j'ai commencé à marcher dans la nuit de mai. De ma forêt centrestudiste, j'entendais les sirènes et voyais passer l'hélicoptère, que ce soit celui de TVA ou celui de la SQ, polluant mon ciel, m'empêchant de dormir. La rumeur de la rue suçrait l'air avant que la police ne le gaze. L'arrogance avec laquelle on traitait la jeunesse donnait à elle seule envie d'aller la rejoindre au square pour défier, nuit après nuit, les chiens de garde de cette démocratie bourgeoise qui refusait de reconnaître la légitimité de l'insurrection populaire. Alors nous nous sommes mis à marcher.

*sans arrêt l'arrivage géométrique de chairs dansantes
qui s'égarant mains chaudes et regards réincarnés
au brûlant de la lutte ville érigée comme un poing
le temps de crier lous du pas bondissant c'est une masse
d'orages à la menthe fureurs des culs et du désir inassouvi
meurtre du gris sans arrêt vague de nos différends
je crois voir la rue qui me charge et partout les symboles
arachnéens de leur jus dévidé dans les coffres
nous allons à la voie de changer ce qui nous brûle
quand dans la nuit nous tournons en rond comme feux
des obus
images martelées la vitre est un cœur malade qui brise
force aux semelles riches de tous nos voyages
essayez de dormir pour voir le feu follet de l'espoir
est un charnier de cocktails où nous lançons nos vies*

Tous les soirs, une manifestation nocturne se mettait en branle autour de 20 h 30 à partir du square Berri. Retenu au travail jusqu'à 23 h, je n'avais qu'à suivre le déroulement de la marche à l'aide de Twitter et de CUTV pour aller la rejoindre.

Ce suivi en direct avait en soi quelque chose de grisant. Parfois, la foule marchait si vite qu'il était difficile de la rattraper. On s'en remettait alors au message texte à un ami, à l'intérieur de la manif, pour essayer d'obtenir l'information la plus précise. Avec un simple « Où ? », on obtenait rapidement une position géographique que l'on pouvait étendre sur plus ou moins trois coins de rue. Encore là, il était difficile de prévoir l'itinéraire qu'allaient emprunter les marcheurs, la tête n'en faisant qu'à la sienne. Il fallait alors écouter attentivement le fond de l'air, jusqu'à ce qu'on soit atteint par les clameurs.

*les polices qui sont le sel de nos chairs
où s'enlise la poupe des renversements
monde lancé aux environs d'accomplir
et de cracher le poème de la rue
au rempart de la nuit embryon d'histoire
vous pouvez continuer à dormir
vous allez tout manquer*

L'ambiance des manifestations de nuit n'avait rien à voir avec celle des manifestations du 22 mars ou du 22 mai. Lorsque deux cent mille personnes prennent la rue, la police ne peut pas se permettre de les charger. Tandis que lors des marches nocturnes, la perspective de se faire rentrer dedans nous habitait en permanence. Constamment en alerte, nous marchions de manière à empêcher la police de nous prendre en souricière. Nous avons échoué plusieurs fois, essuyant les coups robotiques de l'escouade antiémeute ou courant sur plusieurs centaines de mètres pour nous tirer d'affaire. La violence et l'intimidation, nous savions très bien de quel bord elle venait : quand nous étions face au vent, nous pouvions aussi sentir sa présence jusque dans nos yeux pleins de larmes. Tiens, ils

se sont mis à les gazer sur Saint-Denis. Allons nous réfugier au Cheval Blanc.

*armes & armures – exister & cri
et passion de la lutte dans les corps lancés
comme l'idée d'une roche défoncée le casque de notre âge
j'ai touché la veste par balle et mon corps
a embrassé l'asphalte la machine à refuser
mâchoire retordue dans monde à lessiver
bouche backwash de pabst et marée montante
mot de l'ordre et du jeu lancé par la charge
j'existe comme le parfum ancré dans nos passions*

Plus qu'une habitude, c'est devenu une dépendance. J'avais besoin de marcher. Rejoindre le serpent de la foule qui prenait possession de la rue pour définir l'espace politique qui, le temps d'une nuit, traçait ses sillons en repoussant les frontières de l'État policier. Ils finissaient toujours par en arrêter une poignée, espérant probablement faire peur aux autres. Puis, ils se sont mis à en arrêter de plus en plus. Il devenait évident que des casseurs servaient les intérêts du SPVM. Certains ont été identifiés, dont un qui s'est enfui de la tête de la manifestation comme un mécréant pris sur le fait lorsqu'une marcheuse l'a reconnu. Quelques jours auparavant, il portait un uniforme du SPVM. Ça devenait franchement ridicule. Le soir du 19 mai, un feu a été allumé au coin d'Ontario et Saint-Denis. La police a chargé les terrasses du Quartier latin comme si c'était des bunkers de l'armée rouge. Peu à peu, il apparut clairement que dans certaines zones sensibles du centre-ville, le SPVM était plus prompt à réagir. Ce fatidique 19 mai, les manifestants l'ont appris à leurs dépens lorsqu'ils ont décidé de traverser le campus de l'Université McGill.

*je suis avec moi ne suffit plus
nous avons vu ce que nous sommes
dans l'opaque
le frisson
l'épaisseur des foules
la vague
l'océan
le broyeur
grugeant le château de vos ruines*

Ça ne semblait jamais devoir s'arrêter. Le 22 mai, l'ampleur de la manifestation de jour n'a pas empêché le SPVM de se lancer dans une charge violente contre la marche nocturne qui s'est tout de même mise en branle à 20 h 30. Le 23 mai, ils ont encerclé plus de cinq cents personnes au coin de Sherbrooke et Saint-Denis. À une dizaine de mètres de la tête, nous étions impuissants. Nous les entendions répéter en cœur : « Laissez-nous nous disperser. » Les chevaux nous ont repoussés jusqu'à Ontario, où un défilé de casseroles cheminait vers l'ouest. Nous nous sommes mis à monter Saint-Denis, faisant reculer les policiers. Ils ont attendu que nous nous dispersions pour charger un noyau dur qui continuait de faire entendre son tintement métallique pendant que le bruit des bottes s'amplifiait. Nous étions là, tout près, dans le parc de la Grande

Bibliothèque. Quand nous sommes retournés voir ce qui se passait sur Saint-Denis, une manifestante dansait devant l'anti-teinte avec l'énergie du désespoir.

*je suis multiple
idée qui m'entraîne
au lieu sans fixe
les rêves les corps leurs formes
se déploient forces et guérisseurs
à jamais j'avance
à jamais dans le cœur malade du monde
les livres sont ouverts
nous arrivons nous aimons
ma vie contre une lutte
ballotez-moi
sur la bouée de la grande nuit
que je le veuille ou qu'on m'entraîne
dans le destin fluctuant
de l'immense homme qui jaillit de la foule*

Nous avons marché dans la nuit de mai. Le 21, nous arpentions The Boulevard en criant « Wake up, Westmount ! » Les lumières se fermaient derrière les volets des manoirs d'une autre époque. Les plus téméraires allaient cogner aux portes. Bonjour, nous sommes votre jeunesse, qu'est-ce que vous diriez de changer le monde ? Le lendemain, quand la pluie s'est mise à tomber, j'ai observé durant une heure la foule infinie qui s'avancait dans le parc Lafontaine. C'est l'image que je garderai de ce printemps 2012, cette marche sans fin de la jeunesse à travers la ville. Nous ne pouvions pas être ailleurs que dans cet espace politique où les politiciens n'osaient mettre le pied. Enfin, presque tous les politiciens...

Il y avait Amir, bien sûr. À vélo, il venait nous rejoindre, le poing levé. T'en souviens-tu, Amir ? T'en souviens-tu, de ces faces qui revenaient nous sourire, nuit après nuit ? T'en souviens-tu, de ces vieilles dames très dignes qui saluaient nos marches nocturnes de leur balcon ? Je me souviens des visages qui devenaient des certitudes, de nos soifs et de nos faims qui cognaient au seuil d'un nouveau monde. Je me souviens d'avoir retrouvé Shawn Cotton, nuit après nuit, sans l'avoir cherché. C'était devenu une évidence. À demain !

Maintenant il n'y a plus rien. La poussière que nous avons soulevée est retombée derrière la caravane des élections, qui a emporté avec elle nos espoirs et nos rêves. Vous savez, ces trois cent cinquante mille personnes qui ont marché le 22 mai 2012 ? Eh bien, il n'y en a pas d'autres. C'était tout ce que le Québec compte de force révolutionnaire. Les autres, ils veulent qu'on leur crisse la paix. Ils veulent un gouvernement de pacotille, des ministres de carton-pâte, dans une démocratie qui n'en est pas une. C'est à peine s'ils savent la différence entre une monarchie parlementaire et une république. C'est à peine s'ils savent lire. Alors, on aura beau annuler la hausse des frais de scolarité, on aura beau abroger la loi I2, ça ne changera rien au fait que nous ne sommes pas assez pour renverser la vapeur. Et malgré la grande déception de cet état de fait, je suis fier de dire aujourd'hui : nous avons marché dans la nuit de mai. **L**